Le Monde Français du Dix-Huitième Siècle

Volume 3, Issue 1 2018

Fiction des origines

Les Idées sociopolitiques de Casanova sur la France du dix- huitième siècle — selon l'édition de 1880 de ses *Mémoires*

Luisa Messina, Université de Palerme,
luisamess84@libero.it

Les Idées sociopolitiques de Casanova sur la France du dix-huitième siècle

Dans ses *Mémoires*, Casanova tire son inspiration de ses aventures au cours de ses nombreux voyages.¹ Ses déplacements incessants lui donnent la possibilité d'explorer l'Europe, dont il se révèle un témoin attentif. À la différence d'autres voyageurs européens du dix-huitième siècle, Casanova n'a aucunement l'intention de rechercher les traces de civilisations désormais disparues. Il ne s'agit pas du grand tour, symbole de la meilleure aristocratie du dix-huitième siècle. L'attention de Casanova pourtant se focalise sur les peuples plutôt que sur la beauté des paysages. Il aime alors connaître les gens et leurs mœurs pour mieux comprendre les dynamiques sociales, politiques et économiques avant que la Révolution ne bouleverse l'Europe. Casanova la traverse d'une manière toute compulsive : de Paris à Venise à travers Vienne, pour ensuite revenir en France en passant par la Suisse, etc. La France pourtant reste sa patrie d'élection malgré son attachement à Venise.

Les spécialistes préfèrent la réédition de la Sirène (12 vols. 1924-1935), parce qu'elle note les écarts des manuscrits avec les éditions de Schütz et de Busoni. Elle est intitulée *Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même, sous la direction de Raoul Vèze, d'après l'édition Leipzig-Bruxelles-Paris (1826-1838)*. J'ai opté pour l'édition la plus populaire, afin de poser un jalon dans la réception de son œuvre, qui rappelons-le, a été publiée en deux temps, autour de la période révolutionnaire, juste avant que Bonaparte parte loger aux Tuileries (1800), puis après les désillusions naissantes de l'Empire, et enfin, suivant de nombreux retournements de régimes dans une période économique fragile, deux ans avant le crash boursier de 1882. On a reproché à l'auteur jusqu'à l'utilisation du français, ce dont Casanova se justifie : « J'ai écrit en français et non en italien, parce que la langue française est plus répandue que la mienne, et les puristes qui me critiqueront pour trouver dans mon style des tournures de mon pays auront raison, si cela les empêche de me trouver clair »². Malgré ses longs séjours en France, Casanova conserve un français médiocre utilisant des tournures latines et italiennes. Même si Casanova est censé raconter assez bien en français à travers une langue originelle et agréable, il n'a pas réussi à écrire d'une manière pure³. Du reste, Jean Laforge, l'éditeur des *Mémoires*, dont sont tirées les citations de ce texte, précise que la réédition a subi des corrections à cause d'évidentes défaillances linguistiques : « Casanova a écrit dans une langue qui n'était pas la sienne, et il a écrit comme il l'a ressenti, donnant sans périphrase son nom à chaque chose. L'original, par conséquent, est plein de fautes de grammaire, d'italianisme, de latinisme »⁴. S'il maîtrisait mal le français, en revanche son nom est devenu un nom commun de la langue française — un Casanova, se dit toujours pour désigner un homme qui séduit toutes les femmes, ou qui en a la prétention. Devenu mythique, Casanova s'est fait connaître sous une autobiographie qui expose ses points de vue sur la société française, et nous nous attachons à celle que projette l'édition populaire de 1880 et qui reprend un contexte nostalgique et critique envers l'ancien régime qui à cette date peut faire figure de stabilité.

¹ Casanova, *Histoire de ma vie. Volume 3*, Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 2018, 1440 p. Édition de Jean-Christophe Igalens et Érik Leborgne, ISBN : 978-2-221-13137-4, vient de sortir.

² Giacomo Casanova, *Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même* [1789-1798], Tome I, Paris, Garnier, 1880, p. 15. Sauf pour le volume XII, nous nous référons à cette édition dans le texte.

³ Cf. Charles Samaran, *Jacques Casanova, vénitien. Une vie d'aventurier au dix-huitième siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 1904, p. 47.

⁴ « Notice sur Casanova de Seingalt et ses mémoires », dans *Mémoires* [1789-1798], I : iii.

1. Le premier voyage en France

Comme l'on peut s'y attendre, l'autobiographie de Casanova est un témoignage tant sur lui-même que sur son temps. En effet, il connaît les différents aspects de la société française sous Louis XV et Louis XVI puisqu'il séjourne à Paris à plusieurs reprises sous le règne de ces deux rois. Les événements narrés s'arrêtent en 1774, même si l'aventurier vénitien y revient encore entre 1791 et 1798 : il considère qu'en 1774 meurt Louis XV, le dernier souverain français capable d'imposer sa volonté. Les observations du voyageur sont diversifiées d'autant plus qu'il fréquente aussi bien des acteurs, des gens de lettres, que le peuple, et plus tard, des nobles et des ministres.

De 1750 à 1752, il s'établit à l'hôtel de Bourgogne, maison meublée de la rue Mauconseil, près de la Comédie-Italienne et des comédiens Silvia et Mario Balletti. C'est le moment où le théâtre italien est à la mode grâce aux couples Riccoboni et Balletti et à des comédiens comme Carlin, Thomassin, Rochard de Bouillac, et Véronèse est l'un des auteurs les plus féconds⁵. Après avoir accepté de dîner journalier chez les Balletti et avoir engagé un domestique, Casanova s'en va au Palais-Royal faire la connaissance de Crébillon père, que Casanova considère comme un auteur important. Il admire la physionomie de Crébillon qui est un homme agréable malgré sa solitude :

Crébillon était un colosse ; il avait six pieds : il me surpassait de trois pouces. Il mangeait bien, narrait plaisamment et sans rire : il était célèbre par ses bons mots, était un excellent convive ; mais il passait la vie chez lui, sortant rarement, ne voyant presque personne, parce qu'il avait toujours la pipe à la bouche et qu'il était environné d'une vingtaine de chats [...] La physionomie de Crébillon avait le caractère de celle du lion ou du chat, ce qui est la même chose. Il était censeur royal, et il me disait que cela l'amusait. (I : 309)

Le censeur royal, désormais un homme âgé, propose au voyageur vénitien de lui donner gratuitement quelques leçons pour qu'il apprenne rapidement le français. Ainsi, Casanova s'amuse à écrire des pièces ou à les traduire — par exemple, *L'Ecossaise* de Voltaire. Il témoigne son admiration pour le théâtre français bien qu'il observe la fierté caractérisant les acteurs : « C'est là véritablement que les Français sont dans leur élément ; ils jouent en maîtres, et les autres peuples ne doivent point leur disputer la palme que l'esprit et le bon goût sont forcés de leur décerner » (I : 321). De fait, du roi aux auteurs, Casanova est frappé du spectacle que lui procure leur personne.

Parmi les écrivains français les plus célèbres, Casanova est heureux d'avoir rencontré le vieux Fontenelle qu'il décrit comme un écrivain aimable et gentil : « L'abbé de Voisenon me présenta à Fontenelle, qui avait alors quatre-vingt-treize ans. Bel esprit, savant aimable, physicien profond, fameux par ses bons mots, Fontenelle ne savait pas faire un compliment sans l'animer d'esprit et d'obligeance. [...] Il me fit présent de ses ouvrages [...] » (I : 353). L'aventurier vénitien a aussi l'occasion de connaître d'Alembert, dont il admire la modestie, et qu'il croit le fils de Fontenelle : « J'ai connu d'Alembert chez Mme de Graffigny. Ce grand philosophe avait le secret de ne jamais paraître savant lorsqu'il se trouvait en société de

⁵ Ces femmes ont pourtant du succès en raison de leur conduite libertine : « Il y avait dans ce temps-là à l'Opéra plusieurs figurantes, chanteuses et danseuses, plutôt laides que passables, qui n'avaient point de talent et qui malgré cela vivaient à leur aise ; car il est convenu qu'une fille qui est là, doit, par état, renoncer à toute sagesse sous peine de mourir de faim » (369).

personnes aimables qui n'avaient point des prétentions au savoir et aux sciences, et il avait l'art de donner de l'esprit à ceux qui raisonnaient avec lui » (I : 353-354).

Avant de faire la connaissance de Louis XV, Casanova est déjà conscient que le roi surnommé « Le Bien-aimé » ne l'est plus guère. Casanova paraît convaincu que le souverain préfère vivre à Versailles étant donné que les français sont incapables d'aimer leurs rois sauf quelques exceptions : « La France n'a jamais aimé ses rois, à l'exception de Saint Louis, de Louis XII et du bon et grand Henri IV ; encore l'amour de la nation fut-il impuissant pour le préserver du poignard des jésuites, race maudite, également ennemie des peuples et des rois » (I : 306-307). Ce détail semble indiquer un regret que le roi n'habite pas Paris.

Pourtant, le vénitien manifeste toute son admiration pour le monarque dont il aime la beauté physique et dit comprendre pourquoi sa maîtresse, Madame de Pompadour, en est tombée follement amoureuse :

Louis XV avait la plus belle tête qu'il soit possible de voir, et il la portait avec autant de grâce que de majesté. Jamais habile peintre n'est parvenu à rendre l'expression de cette magnifique tête quand ce monarque la tournait avec bienveillance pour regarder quelqu'un. Sa beauté et sa grâce forçaient l'amour de prime abord. Je crus en le voyant avoir rencontré la majesté idéale que j'avais été si choqué de ne pas trouver dans le roi de Sardaigne ; et je ne doutai pas que Mme de Pompadour ne fût amoureuse de cette belle physionomie lorsqu'elle brigua la connaissance de ce souverain. Je me trompais peut-être ; mais la figure de Louis XV forçait le spectateur à penser ainsi. (I : 334)

Si Casanova admire le charme du roi français, son entourage royal ne suscite pas l'intérêt du voyageur vénitien qui, en revanche, se souvient des beautés charmantes vivant à la cour piémontaise : « Le lendemain de mon arrivée à Fontainebleau, j'allai seul à la cour, et je vis Louis XV, le beau roi, allant à la messe, et toute la famille royale, et toutes les dames de la cour, qui me surprirent par leur laideur autant que celles de la cour de Turin m'avaient surpris par leur beauté » (I : 332-333). Plus tard Casanova décrit un repas chez la reine. L'aventurier ne l'apprécie pas du tout non seulement parce qu'elle a un air dévot, mais aussi parce qu'elle est très silencieuse et donc ennuyeuse : « Je vois la reine de France, sans rouge, simplement vêtue, la tête couverte d'un grand bonnet, ayant l'air vieux et la mine dévote. [...] Elle s'assit, et aussitôt les douze courtisans se placèrent en demi-cercle à dix-pas de la table : je me tiens auprès d'eux imitant leur respectueux silence. [...] Je pensai que si la reine de France faisait ainsi tous ses repas, je n'aurai pas envié l'honneur d'être son commensal » (I : 334-335). Comme nous l'avons observé plus haut, Casanova est pratiquement esthète dans son appréciation des personnes, mais il les évalue aussi par rapport à leur abord, leur politesse sociale ou savoir vivre. Ainsi, afin de défendre le roi, Casanova attribue son attitude prétendument hautaine à l'éducation qu'il a reçue.

La hauteur de Louis XV cependant n'était que celle qu'on lui avait inculquée dans son éducation; elle ne lui était pas naturelle. Lorsqu'un ambassadeur lui présentait quelqu'un, le présenté se retirait avec la certitude que le roi l'avait vu ; mais c'était tout. Du reste le roi était fort poli et surtout envers les dames, même vis-à-vis de ses maîtresses en public. Il disgraciait quiconque osait leur manquer le moins du monde, et personne ne possédait mieux que lui la grande vertu royale qu'on nomme dissimulation. Gardien fidèle d'un secret, il était enchanté quand il se croyait sûr que personne que lui ne le savait. (I : 345)

Il apprécie le souverain français en raison de sa politesse, surtout envers les femmes, et à sa capacité de garder un secret comme qualité « royale » plutôt que « dissimulation » douteuse.

Casanova réhabilite encore Louis XV en observant la flatterie qui lui est réservée par son entourage, et que les rois sont destinés à être entourés de courtisans adulateurs qui leur font croire qu'ils sont au-dessus de tout jugement : « Louis XV était grand en tout, et il aurait été sans défauts si la flatterie ne l'eût forcé d'en avoir. Mais comment aurait-il pu s'en reconnaître quand on lui répétait chaque jour qu'il était le meilleur des rois ? Triste destinée des rois ! de vils flatteurs font constamment tout ce qu'il faut pour les réduire au-dessous de la condition d'homme » (II : 345-346).

2. Second séjour à Paris entre 1757 et 1767

Entre ses deux voyages en France, Casanova parcourt l'Autriche et retourne à Venise où il est emprisonné sous chef d'accusation de sorcellerie. Il échappe à ses geôliers le 1^{er} novembre 1756. Il revient en France en 1757 et y retourne sporadiquement, puisqu'il se déplace fréquemment dans toute l'Europe. Il est pourtant présent à Paris lors du supplice du régicide Damiens : cette horreur ne fait qu'anticiper sur la terreur révolutionnaire. De toute façon, Casanova estime que les tortures subies par Damiens sont injustes, car il n'a pas réussi à tuer le roi, et la cruauté du supplice lui fait tourner la tête pour observer plutôt les réactions des dames qui l'entourent. Le voyageur dévoile leur attitude hypocrite. Elles assistent au spectacle sans détourner le regard en raison de leur amour pour le roi :

Le supplice de Damiens est trop connu pour que j'en parle, d'abord parce que le récit serait trop long, et puis parce que de pareilles horreurs outragent la nature. [...] Pendant le supplice de cette victime des jésuites, je fus forcé de détourner la vue et de me boucher les oreilles quand j'entendis ses cris déchirants, n'ayant plus que la moitié de son corps ; mais la Lambertini et la grosse tante ne firent pas le moindre mouvement ; était-ce un effet de la cruauté de leur cœur ? Je dus faire semblant de les croire, lorsqu'elles me dirent que l'horreur que leur inspirait l'attentat de ce monstre les avaient empêchées de sentir la pitié que devait nécessairement exciter la vue des tourments inouïs qu'on lui fit souffrir. (IV : 400-401)

La mise à mort de Damiens permet à Casanova de revenir sur l'amour des Français pour leur souverain. Les parisiens, en particulier, aiment leur roi par habitude mais se détourneraient d'un homme n'ayant pas à cœur le bonheur de son peuple. Dès lors il semblerait que Casanova envisage la venue possible d'un homme aimé de son peuple, et fort comme Napoléon.

Dans ce temps-là les Parisiens s'imaginaient aimer leur roi ; ils en faisaient de bonne foi et par habitude toutes les grimaces ; aujourd'hui, plus éclairés, ils n'aimeront que le souverain qui voudra réellement le bonheur de la nation et qui ne sera que le premier citoyen d'un grand peuple ; et en cela ce sera la France tout entière, et non Paris et sa banlieue, qui rivalisera d'amour et de reconnaissance. (IV : 347)

Nous savons que Bonaparte aménage aux Tuileries en 1800. L'idée d'un roi réfugié à Versailles et mal aimé du peuple, contre un successeur qui irait loger à Paris semble anticiper sur ce qui s'en vient.

Devenu aussi très célèbre en France en raison de son évasion des geôles vénitiennes (« Les plombs »), Casanova se fait apprécier de la bonne société parisienne en participant de manière active à plusieurs initiatives. Tout d'abord, il encourage le roi à créer la loterie royale⁶. Quoiqu'il en soit, Casanova obtient six bureaux de recettes et quatre mille francs de pension sur le produit

⁶ Philippe Sollers, *Il Mirabile Casanova* [1998], trad. di M. Caviglione, Milano, Il Saggiatore, 1999, p. 105 et 109.

de la loterie⁷. Ensuite, il est chargé des missions particulières, comme l'inspection de navires français à Dunkerque. Cela lui permet d'évaluer les défauts de l'administration française de l'époque : le désordre est partout, la monarchie est pleine de dettes et le peuple floué. À ce moment-là Casanova constate la nécessité d'un changement radical. Ce genre de conviction lui vaut d'être enfermé au Pont-l'Évêque, d'où il ne sort que grâce à l'affection de la marquise d'Urfé. Il quitte Paris en décembre 1759.

À son retour il doit s'éloigner à cause d'un duel. Casanova décide alors de faire la connaissance de Voltaire qui montre son ironie habituelle. Au début de juillet 1760, Casanova rencontre le tragédien à plusieurs reprises. Dans l'attente d'être reçu par le grand homme, Casanova ne peut qu'observer l'adoration servile qui entoure Voltaire. Celui-ci est en fait plus semblable à un roi entouré de courtisans : « Il [Voltaire] était comme au milieu d'une cour de seigneurs et de dames, ce qui rendit ma présentation solennelle ; mais il s'en fallait bien que chez ce grand homme cette solennité pût m'être favorable » (IV : 443-444). Les deux hommes rivalisent de brio, pour ensuite se fâcher. Même s'ils parlent de littérature, surtout de l'*Orlando furioso* apprécié de Casanova, ils expriment des positions divergentes sur la politique de leur temps et se brouillent quand Voltaire dit qu'il considère Venise comme un gouvernement despotique⁸.

Le voyageur revient à Paris fin 1761. Il s'engage immédiatement dans une querelle qui l'oblige à partir dans les vingt-quatre heures. Entre un voyage et un autre, Casanova confirme l'authenticité d'un scandale concernant une des liaisons galantes du roi. Après avoir analysé la débauche de Louis XV, Casanova décrit le refuge libertin royal qui a l'aspect d'un sérail oriental — selon la rhétorique que les révolutionnaires vont reprendre au compte de Marie-Antoinette : « Il la [O-Morphi] mit dans un appartement de son Parc-aux-Cerfs, véritable harem de ce monarque voluptueux, et où personne ne pouvait aller, à l'exception des dames présentées à la cour » (II : 378). Madame de Pompadour ainsi que le duc de Choiseul assistent avec inquiétude à l'ascension sociale d'une certaine mademoiselle de Romans. Ils craignent peut-être qu'elle ne devienne la prochaine reine de France. La maîtresse du roi a d'abord réussi à ne pas rester au Parc-aux-Cerfs en obtenant du roi une petite maison à Passy et, ensuite, à obtenir le titre de baronne. En 1762 son fils est enfin baptisé sous le nom de Louis-Aimé⁹. En 1767 Casanova le Bien-aimé émet une lettre de cachet dans laquelle il lui ordonne de quitter la France dans les trois semaines¹⁰.

3. Un nouveau voyage en 1783

Casanova reste loin de Paris de 1767 à 1783. Après avoir quitté Vienne et Venise, à la fin de 1783 il revient à Paris qu'il considère comme sa véritable patrie d'élection :

⁷ Voir « Notices sur Casanova de Seingalt et ses mémoires », *op. cit.*, p. viii.

⁸ Cf. Samaran, *op. cit.*, p. 82.

⁹ Casanova observe la condition de sultane féconde et mélancolique caractérisant la maîtresse royale. En effet le voyageur vénitien la trouve avec de l'embonpoint, enceinte du souverain, et persuadée que la prédiction de Casanova se réalisera : elle accouchera d'un fils que Louis XV reconnaîtra comme prince du sang. Cf. Samaran, *op. cit.*, p. 372. Rappelons que Louis XV meurt en 1774.

¹⁰ On accuse Casanova d'avoir trompé et volé la marquise d'Urfé. Malgré cet épisode, il considère les systèmes répressifs mis en œuvre par Louis XV meilleurs que ceux de Catherine II et de Marie-Thérèse. Cf. Annibale Bozzola, *Casanova illuminista*, Modena, Società tipografica editrice modenese, 1956, pp. 122-123.

Me voilà donc de nouveau dans ce Paris, l'unique au monde, et que je dois regarder comme ma patrie, puisque je ne puis plus penser à rentrer dans celle que m'a donné le hasard de ma naissance ; patrie ingrate, mais que j'aime toujours en dépit de tout [...] Mais cet immense Paris est un lieu de misère ou de fortune, selon qu'on sait s'y prendre bien ou mal ; ce sera à moi à bien saisir les aires du vent. (IV : 348)

Reconnaissant les contradictions caractérisant la capitale, il a des difficultés à se réadapter puisqu'il est perdu. Même s'il est logé au Louvre chez son frère, Casanova est déçu étant donné que ses anciennes amies comme Madame d'Urfé sont mortes et que D'Alembert est mourant : « La troisième fois que je retournai à Paris avec l'intention d'y finir mes jours, je comptais sur l'amitié de M. d'Alembert ; mais il mourut, comme Fontenelle, quinze jours après mon arrivée, vers la fin de 1783 » (II : 354).

Outre ses amis disparus, le voyageur n'a plus la joie de la conquête. Le Paris qu'il connaissait s'est transformé en une sorte de labyrinthe incompréhensible. Voulant aller de Saint-Eustache à la rue Saint-honoré, il s'égare dès qu'il ne trouve plus l'Hôtel de Soissons¹¹. Il n'a plus de succès au jeu, en amour ni en diplomatie. Louis XV dont les excès sexuels rappellent la débauche juvénile de Casanova est bien loin. Le vénitien conclut son observation en admirant le défunt Louis XV tandis que son jugement sur Louis XVI est féroce, parce que le voyageur attribue les maux à la faiblesse du dernier roi des Bourbons, qui aurait sauvé la France des horreurs révolutionnaires, s'il avait été capable de régner avec fermeté sur le spirituel peuple français :

C'est cette sottise, parfois fille de la bonté et d'indolence, qui commença à perdre la France à l'avènement au trône du faible et malheureux Louis XVI [...] Louis XVI a donc péri par suite de sa sottise. S'il avait eu l'esprit et la sage prudence que doit avoir le roi d'un peuple spirituel, il serait encore sur le trône et il aurait épargné à la France les horreurs où l'ont plongée la fureur d'une troupe de scélérats et la pusillanimité autant que la perversité des nobles et l'avarice d'un clergé despote, fanatique et tout puissant. (XII : 285)

Le peuple français est léger sous Louis XV, sujet à « l'imposture et la charlatanerie », et dont ils rient lorsqu'elle est découverte (II : 379), mais le même type d'indolence attribuée au roi a causé le changement catastrophique de la société. Il prend des distances vis-à-vis du gouvernement populaire : « De temps on ne savait pas en France ce que c'était que surfaire : c'était véritablement la patrie des étrangers. On avait, il est vrai, le désagrément de voir souvent des actes d'un despotisme odieux, des lettres de cachet, etc. ; c'était le despotisme d'un roi. Depuis, les Français ont le despotisme du peuple. Est-il moins odieux ? » (II : 295-296). Casanova relève les contradictions entre l'absolutisme et la révolution. Comme les philosophes des Lumières de son temps, Casanova ne tolère ni le despotisme arbitraire ni l'anarchie populaire. Il opte pour une sorte de paternalisme éclairé, le seul capable de garantir un gouvernement ordonné et pacifique, apprécié des philosophes et des bourgeois.¹²

Il essaie de gagner sa vie en lançant une gazette et en fréquentant les milieux académiques¹³. Insatisfait, il décide alors de quitter la France avec son frère : « Aujourd'hui je sens que j'ai vu Paris et la France pour la dernière fois. L'effervescence populaire m'a dégoûté et je suis trop vieux pour en espérer la fin » (II : 354).

¹¹ Samaran, *op. cit.*, p. 406.

¹² Cf. Bozzola, *op. cit.*, p. 69.

¹³ *Ibid.*, p. 420-421.

Notre réflexion a alors pris en considération l'élaboration des idées politiques de Casanova à travers ses observations perspicaces. Une contradiction existe entre son hostilité à la Terreur révolutionnaire et la nécessité de changements sociaux. Canasova évalue les éléments causant la Révolution comme le despotisme du gouvernement, le gaspillage de l'argent public, les favoritismes effrontés, les dettes de l'État, le mépris pour le peuple.¹⁴ Même si le voyageur dénonce la misère prérévolutionnaire, il préfère vivre dans la société ordonnée et absolutiste de l'Ancien Régime plutôt que sous un prétendu gouvernement républicain géré par le peuple souverain mais cruel. L'admiration de Casanova pour la France absolutiste se focalise sur la personnalité de Louis XV : son estime envers le roi français a été peut-être amplifiée par le fait que le vénitien considère le souverain comme une sorte de son double du fait de leur inclination commune aux plaisirs et aux femmes¹⁵. Le souverain en effet suscite l'intérêt de l'aventurier vénitien qui en a apprécié la politesse et la beauté même s'il rejette les décisions despotiques telles les lettres de cachet dont il sera victime en 1767.

Oh ! ma belle et chère France, où tout dans ce temps-là allait si bien, malgré les lettres de cachet, malgré les corvées, la misère du peuple et le bon plaisir du roi et des ministres ; chère France ! qu'es-tu devenue aujourd'hui ? Le peuple est ton souverain, le peuple, le plus brutal, le plus tyrannique de tous les souverains ! Tu n'as plus le bon plaisir du roi, c'est vrai, mais tu as les caprices populaires, et la république, vraie ruine publique, gouvernement affreux et qui ne saurait convenir aux peuples modernes, trop riches, trop savants et trop dépravés surtout pour un gouvernement qui suppose l'abnégation, la sobriété et toute les vertus. Cela ne durera pas. (XII : 366-367)

Trop pour qu'il reste. Éprouvant un sentiment profond de commisération à l'égard de Louis XVI, souverain légitime guillotiné sur l'échafaud par les révolutionnaires, Casanova estime que la France est désormais perdue et il la quitte.

Luisa Messina
Université de Palerme

Bibliographie

Œuvres

Casanova, Giacomo. *Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même* [1789-1798]. Tome I-VII. Paris : Garnier, 1880.

—. *Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même* 1789-1798, Tome XII, Bruxelles, 1838.

¹⁴ *Ibid.*, p.133.

¹⁵ En ce qui concerne l'amour-goût, Ficara considère Casanova plus chanceux que le roi. Cf. Giorgio Ficara, *Casanova e la malinconia*, Torino, Einaudi, 1999, p. 69.

Études

Bozzola, Annibale. *Casanova illuminista*. Modena: Società tipografica editrice modenese, 1956.

Ficara, Giorgio. *Casanova e la malinconia*. Torino: Einaudi, 1999.

Laforge, Jean. « Notice sur Casanova de Seingalt et ses mémoires ». *Mémoires de J. Casanova de Seingalt écrits par lui-même* [1789-1798]. Tome I, Paris, Garnier, 1880. P. i-xvii.

Samaran, Charles. *Jacques Casanova, vénitien. Une vie d'aventurier au dix-huitième siècle*. Paris : Calmann-Lévy, 1904.

Sollers, Philippe. *Il Mirabile Casanova* [1998]. trad. di M. Caviglione. Milano : Il Saggiatore, 1999.